

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

Je vais donc me mettre en train, comme je l'ai promis dans ma dernière babillarde, de répondre au chouette petit gas qui m'a posé les questions que connaissent les camerluches.

Elle n'est foutre pas bête, cette sacrée objection des plaines et des montagnes!... Et elle peut s'étendre à pays chauds et froids, métiers légers et pénibles, mais, mon fiston, je crois tout de même que tes copains ont tort de ne pas reluquer plus loin que le bout de leur nez, et de ne pas braquer leurs mirettes sur le monde à venir.

Ainsi, ils dégoisent: *«Nous, si haut perchés, loin du chemin de fer, des télégraphes et de toutes les petites douceurs qu'ont les frangins des villes et de la plaine».*

Mais, nom de dieu, c'est-y donc pas vrai que les moyens de communication et de locomotion se généralisent de plus en plus; même sous le cochon de régime bourgeois: le télégraphe, ça peut aller partout, et la vache noire n'est guère arrêtée par les montagnes?

Pourquoi l'un et l'autre n'iraient-ils pas vous faire risette un de ces quatre matins?

Té, l'ami! Pas plus tard que l'autre semaine, j'ai reçu une bien bonne babillarde du trimardeur Pierre Quiroule. Le bougre roule justement, sa bosse dans votre patelin, et il me jacasse des travaux d'une ligne qui se fabrique de Rivesaltes à Quillan. *«C'est pas plus plénier que l'échine d'un âne qu'il me dit, et les tranchées et les tunnels dans le roc s'y trouvent souvent».*

C'est kif-kif entre Perpignan et Cerbère, (toujours dans votre département). Et encore pire de Prades à Olette.

Et pourtant, cri pétard, je ne le rabâcherai jamais assez: nous sommes sous la coupe de la vieille chipie bourgeoise, et les jean-foutre de capitalos ne font des voies ferrées que pour empocher la monouille, et pas du tout pour la diffusion des idées et la commodité des voyages.

Quand, pour foutre de la poudre aux yeux des bons bougres et décrocher la timbale, un type influent pousse une Compagnie à construire une ligne peu fructueuse, c'est pas elle qui danse, c'est nous! En effet, d'après les chamelles de conventions, qu'on a baptisées de *scélérates*, conclues entre les Compagnies et l'État, ce dernier leur garantit cinq pour cent d'intérêt!

Mais, supposons un instant que la Sociale ait échenillé le monde bourgeois, et qu'à sa place nous mérions notre barque en pleine liberté anarchotte. Tout étant à tous, chacun étant actionnaire de l'immense avoir social, c'est pas l'intérêt cochonnement égoïste d'un seul ou d'un petiot groupe, qui nous fichera en mouvement, - mais la commodité de tous, faite de la commodité de chacun d'entre nous. Et, vietdaze! Nous ferons des chemins de fer, comme nous faisons des chemins vicinaux: y en aura partout, ils relieront le village avec la ville et les villages voisins.

Et ce ne sera pas pour se bouffer la laine sur le dos, non pas, bondieu! Mais bien pour supprimer les distances, faciliter l'échange des produits, les voyages, la circulation des idées. Et, pourquoi pas, mille bombardes, chaque bon bougre, chaque groupe, chaque commune ne pourraient-ils pas se mettre d'accord, une fois complètement libres de leurs actions, pour faire leur route et tout le fourbi?

C'est-y donc un merle blanc que cette libre entente, dont jactent les anarchos? C'est-y seulement quèque chose de nouveau sous le soleil?

Pas du tout, mille dieux! En dehors de ce qu'on appelle les choses publiques, la saloperie de politique, j'ai beau chercher avec une lanterne, je ne vois pas plus de lois, que de poils dans le creux de ma main.

Ben oui, nom d'un foutre, on n'est pas assez maboules, dans les choses qui nous touchent de près, pour attendre qu'un tiers vienne nous dicter des ordres. A-t-on plus besoin d'une législation que de la fièvre pour emblaver nos champs, couper les foins et faire les vendanges? Pas un campluchard n'est prou couillon pour vouloir vendanger avant que les raisins soient mûrs, ou moissonner avant que les épis soient pleins?

Et ce foutu remue-ménage qui est le commerce ne se fait-il pas pareillement par l'accord librement intervenu entre les contractants?

Bien sûr que si, pécaïre!

Dans notre putain de vie, toutes nos actions se font anarchiquement, - y a que dans la vie publique que nous nous laissons monter le bourichon et faire la loi par les jean-fesse.

Il n'est pas besoin d'être sorcier pour comprendre que si des maisons de commerce, des proprios, réussissent à s'entendre dans une gueuse de société emmanchée sur la concurrence et l'antagonisme de tous les intérêts, - à plus forte raison, foutre de foutre, y aura plan pour les travailleurs de marcher unis comme les cinq doigts de la main, quand les riches et les gouvernants foutus à cul, y aura plus aucune différence entre l'intérêt d'un chacun et l'intérêt de tout le monde.

On en fera jusqu'à plus soif des chemins de fer! Et les gas de Saint-Marsal seront sous ce rapport comme les ceusses de Paris. Et même, mâtin de sort, on aura des guimbardes beaucoup plus rapides que celles qui nous triment aujourd'hui.

Actuellement, y a des machines bougrement chouettes qui font 200 et 250 kilomètres à l'heure. Seulement les garces de Compagnies trouvent trop coûteux d'envoyer leurs vieilles mécaniques rejoindre les diligences. A nous, ça sera bien égal: on foutra l'ancien matériel au rancard, et l'on se paiera des machines qui iront aussi vite que le vent et des bagnoles tout à fait chiques.

Ce que je viens de dégoïser pour les chemins de fer, ça s'applique aussi bien au télégraphe. L'aurait-on pas déjà mis de côté pour le téléphone, si les birbes de la gouvernance pouvaient aussi facilement tarifer les paroles que les lettres?

Vois-tu, nom de dieu, le gouvernement est sempiternellement un obstacle au progrès: c'est pas son intérêt. Il est cause qu'il n'y a pas bezef de téléphones, de même que ce grand brigand de Napoléon foutit des bâtons dans les roues des bateaux à vapeur, de même que la petite bête venimeuse de Thiers s'opposa aux chemins de fer.

Faut pas non plus oublier le chouette rôle dévolu au machinisme dans l'agriculture future. C'est épatant comme le machinisme peut vaincre le mauvais temps, rafistoler le sol, changer les saisons, parer aux gelées, aux fortes pluies, à la sécheresse et décupler le rendement actuel en vins, céréales et fourrages.

C'est déjà quèque chose, capét dé dious, pour faire disparaître cette différence entre terres arides et fertiles!

Puis, à tout prendre, la plaine n'a t-elle pas besoin de beaucoup de choses que la montagne a en superflu? Les gas du pays bas-Languedoc peuvent faire les fiers parce qu'ils récoltent du bon piccolo, il n'en faut pas moins, nom d'un foutre, qu'ils tirent du pays-haut les fourrages, les légumes pour leur popotte, le bois, la viande salée, et la viande de boucherie qui leur font totalement défaut?

Y a pas à tortiller du cul ni des fesses: si la plaine est le grenier, la montagne doit être l'afénage et l'étable; là haut, au diable, les cimes boisées, le magasin de construction et de chauffage.

Tu vois bien que de cette manière les fistons de là-haut n'auront pas la trouille de crever de famine, et qu'ils n'auront pas besoin de dévaler dans les plaines, kif-kif les loups que la faim et l'hiver chassent du bois.

Y a bien plus encore: si le sol est si pelé qu'on n'en peut rien sortir de bon, on pourrait toujours emmancher des industries locales utilisant les cours d'eau, la laine des troupeaux, etc...

Ça se mêlera terriblement l'industrie et la culture, dans la société anarchotte: l'usine fumera à côté des champs labourés, - et quoi de plus turf?

A la saison des vendanges, au fauchage, à la moisson, les bons bougres des villes s'amèneront gais et contents pour foutre un coup de collier, - ça leur sera une partie de rigolade.

«Le seigle et le sarrasin font du bricheton bien noir... »...

Quoique ça, en herbe, et même en grains, c'est une bonne nourriture pour engraisser les bêtes, - et en échange de la viande que le pays haut fournira au pays bas, le premier recevra le bon vin et le pain blanc.

Y aura donc plus de différences de classes, mais, crédieu! Un méli-mélo, une circulation sans fin ni cesse de gens et de produits.

Le plus petiot patelin aura toutes les distractions et toutes les commodités des grands centres; les campluchards iront souvent à la ville et les bons fieux des villes viendront souvent à la campagne.

L'instruction, le logement, le vêtement, la nourriture, étant assurées à tous, personne ne cherchera plus à arracher les tripes à son voisin; on ne se fera plus de cochonneries.

La nature ne produit pas de l'inégalité; par exemple elle se paye bougrement de la variété, et quand on ne va pas au fond des choses on confond les deux. C'est, un tort, foutre!

Y a pas d'inégalité entre nous, parce que tu seras grand et fort et que je suis petit et malingre; de même si tu bouffes trois fois plus que moi tu ne m'es pas supérieur.... y'a variété entre nous, simplement.

Et cette variété est utile, indispensable à la vie; si on était tous pareils, c'est-à-dire uniformes, ce serait, une chierie au grand complet.

Grâce à la variété, chacun bricole selon son tempérament, et il y a équivalence entre les productions des uns et des autres, - comme il y a équivalence entre tous les travaux productifs.

J'ai dit que la question posée entre pays haut et pays bas, pouvait s'étendre à pays chaud et pays froid, mais foutre, j'ai tellement manqué de la place qu'il faut remettre la partie à dimanche.

Henri BEAUJARDIN,
Le Père Barbassou.
